

MARTINE POURCHET

L'Écrigneult



ROMAN

martine pourchet

L'Écrigneult

© martine pourchet, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7642-6

Image : Istockphoto/GeorgePeters

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'ÉCRIGNEULT est le mot entendu dans la prononciation du patois bourguignon, le terme exact étant L'ÉCRIGNÔLE : chétive, petite chose souffreteuse.

À Cécile et Célia
Pascale et Serge

Remerciements :
Maria
David
Catherine

*« Ces brebis noires réparent, désintoxiquent et créent une nouvelle branche
pleine de fleurs dans l'arbre généalogique »*
*« Sa rébellion est terre fertile, sa folie est eau qui nourrit, son entêtement est
air nouveau, sa passion est le feu qui rallume le cœur des ancêtres. »*
« Mais qui apporterait de nouvelles fleurs à notre arbre, sinon elles ? »
Bert Hellinger

Comme chaque matin, nous nous adressons un signe, le haut de la tour Eiffel et moi. Depuis mon lit, je l'aperçois au loin, dès que j'appuie sur la télécommande de mes volets roulants. J'ai atteint mon but, Paris. J'aurais préféré une vue sur la Seine, l'île de la Cité. Mes exercices de visualisation positive n'ayant pas fonctionné, je dois me contenter de la province parisienne *dixit* un commentaire télévisé, le vingtième arrondissement. Chaque jour, sur mon balcon, je médite face au tout Paris. Une vue à cent quatre-vingt degrés sur la Capitale avec au premier plan le crématoire du Père Lachaise. Je ne sais pas si mon périple s'achèvera sous ce dôme et cela ne me préoccupe pas. Il faut dire que les places y sont chères, même dans ce 20ème arrondissement, versus 16^{ème}.

Au douzième étage d'un immeuble des années soixante-dix, je dispose pour moi seule de quarante mètres carrés. La même surface que celle où j'ai grandi à côté de Liliane ma sœur de huit ans mon aînée, et de nos deux parents, Joseph et Élise.

Dans cet espace tout blanc, j'ai installé un vide volontaire. Pas de tableaux figés, ni bibelots morts, ces objets qui cristallisent des rêves d'ailleurs jamais satisfaits ou qui ancrent dans la nostalgie du souvenir. Je préfère me perdre dans l'instant. Dans la lumière mouvante des ciels, sur les toits parisiens. Dans les ombres de mes plantes agitées par les lueurs changeantes de la journée. Tableaux mobiles, tout au long des heures. Le mouvement éloigne la routine. Celle que j'ai fui depuis toujours. Celle de mon enfance. Celle des dimanches où l'ennui s'habillait des chansons de Charles Aznavour *ah ! c'que t'es moche à regarder, tes bas tombant sur tes chaussures, ton vieux peignoir mal fermé, tes bigoudis...* Cette routine qui me parle du laisser-aller de ma mère, de la lassitude de mon père. Cette routine des couples qui se supportent.

Je pourrais échanger mes quarante mètres carrés contre une maison avec piscine et parc, à condition d'accepter le repli dans un coin du terroir français, la Creuse par exemple. Je ne parviens pas à quitter la Capitale, tellement espérée, si longtemps attendue. Paris, le symbole d'une réussite sociale pour la fille d'ouvriers, enterrée pendant vingt ans au cœur de la Bourgogne, à Dijon.

Les premiers pas sur le chemin de la conquête m'ont conduit au cœur d'une banlieue reconnue comme privilégiée, les Yvelines. J'y suis restée quarante ans. C'est l'âge de la retraite qui m'a permis de rejoindre Paris intra-muros, mais

surtout les manches retroussées de mes pulls et chemisiers, l'arrachage des poils ou les massages d'une clientèle, celle de l'esthéticienne que je suis devenue à trente-deux ans, après avoir quitté mon poste d'institutrice, puis celui de cadre commerciale dans le groupe l'Oréal. Un parcours atypique qui a beaucoup étonné et m'a emmenée vers mon miroir aux alouettes.

J'y suis, je n'y resterai pas. Je vais partir. Voyage ? Oui, mais différent de tous ceux qui m'ont transportée dans divers coins de la planète. En retraite depuis treize ans, j'ai oublié les joies de la préparation d'un voyage, la frénésie des départs. Est-ce déjà la vieillesse et ses renoncements ? Ce repli volontaire est-il un signe de lassitude ? Des rêves se sont éteints. Les mots magiques ont perdu leur pouvoir - Riviera, Baléares, Papeete, Californie, Niagara.

— Bouge tes fesses, remue ton popotin !

C'est avec ces paroles, que tous les dimanches matin, mon père Joseph tirait ma sœur de son sommeil.

— Liliiii... ! Décampe de ce plumard, remue ton gros cul ! Espèce de grosse feignasse !

Sa bible des injonctions faites à ma sœur est devenue ma bible. Elle était la marche à suivre pour lui plaire, pour sortir de la disgrâce.

Huit ans après la naissance de Liliane arrivée au cœur d'une splendide rose, mon père surveillait dans la cave le gros chou qui lui donnerait son premier fils. Stupeur ! C'est moi qui fit mon apparition, après sept mois de gestation dans un utérus qui n'était pas d'accord.

Double déception pour mes parents : un second enfant, et qui plus est, une fille. Cerise sur le gâteau : prématurée ! Deuxième cerise : moi, fœtus, je venais de provoquer dans le corps de ma mère, l'éclosion d'un diabète qui ravagera la vie de toute la famille.

Avec un tel pedigree, j'avais du pain sur la planche pour réparer les dégâts et m'attirer la clémence des miens, y compris celle de Liliane. Délogée de sa place d'enfant unique, ma sœur Lili, allait au moindre tournant faire payer à moi, *la mioche*, le fait d'être née.

Est-ce mon combat pour exister qui leur avait inspiré mon prénom, moi qui avait résisté à la chute de vélo d'Élise ? Chute brutale dans les premiers mois de grossesse. Un prénom pour la vie ! Jeanne !

Les nuages ont envahi le ciel, la tour Eiffel a disparu, il va pleuvoir. Je préférerais dormir, ne plus penser, ne plus ressasser. Il faudrait que cela s'arrête une fois pour toute ! Comme ça, sans rien faire, juste s'endormir... Je roule sur le

côté droit, pousse sur mon avant-bras gauche pour m'asseoir sur le bord du lit ; un geste systématique depuis plus de trois ans. Fini le lever sportif, à la force des abdominaux ! Fini le saut du lit ! Je dois prendre mon temps, marquer un arrêt debout. M'étirer sans trop lever les bras. À l'intérieur, tout résiste. À l'intérieur, les mains expertes d'un spécialiste du rachis ont étayé une charpente osseuse menacée de rupture.

C'était la chaise roulante ou l'étayage ! J'ai choisi les tiges de titane, une de chaque côté de la colonne vertébrale et quatre dans le bassin, avec en prime, vingt et une vis, dix à droite, onze à gauche ou l'inverse.

Depuis mon opération à *dos ouvert*, avec dix vertèbres bloquées, j'ai rejoint le clan de mes frayeurs, celui d'Erich Von Stroheim, le commandant à la minerve dans *La grande Illusion*. Celui de Claire, une cousine entrée dans le clan depuis ses premiers jours.

Le vaccin contre la poliomyélite n'était pas d'actualité et Claire s'était vue privée de l'usage de ses deux jambes avant même l'âge de la marche. Le pire, c'est que Claire était née une semaine après moi et que certains membres de la famille paternelle auraient préféré voir le mal tomber sur moi, la gosse au nombril proéminent.

— Est-ce que ta fille est un *chwek*, Joseph ?

C'est dans ces termes que mes trois tantes m'ont accueillie et c'est avec les mêmes termes que mon père me racontait l'évènement.

— C'est quoi un *chwek*, papa ?

— Un enfant dont on n'sait pas si c'est une fille ou un garçon.

Je ne comprenais pas comment cette chose-là était possible. Mes tantes confondaient sexe et nombril, et moi je restais dans le flou. À cette époque le troisième genre et tous les dérivés... Homo...Trans... restaient enfouis dans la zone obscure des tabous. Les mots *sexe*, *sexualité* étaient bannis des conversations. Celles des miens et de beaucoup d'autres.

Prématurée, affublée d'un nombril trop long, j'ai grandi hors du clan des estropiés avec la hantise de le rejoindre. C'est beaucoup plus tard que la peur de l'infirmité m'a quittée, lors de la lecture d'une biographie de Frida Kahlo, cette femme peintre qui a sublimé sa souffrance à travers son œuvre. Fallait-il traverser une souffrance intolérable pour inscrire son nom dans l'histoire ? Fallait-il accumuler les meurtrissures pour voir s'ouvrir les portes de la gloire ? Longtemps, l'idée de l'artiste maudit m'avait séduite et j'étais persuadée que je n'avais pas assez souffert pour mériter d'être inscrite au patrimoine des génies.

Ce matin en songeant à ces croyances passées, je souris. Une lucidité sereine

s'est emparée de moi. Je suis là, face au miroir de la salle de bain. Apaisée. Je regarde ma vieillesse, la complice de la décision que je viens de prendre. Cela fait plusieurs jours déjà que l'idée se faufilait. Peut-être depuis l'émission captée sur une chaîne de télé. Un hasard de rencontre.

« Le hasard n'existe pas » m'avait affirmé Serge, mon premier analyste. Plusieurs fois, j'en avais vérifié l'exactitude. Le jour où, jetée au sol par l'agression d'un mari, je me suis relevée avec l'idée *il faut le quitter*. J'ai décroché le téléphone qui sonnait. « Allo, c'est madame Leroy. Auriez-vous une cliente qui cherche un appartement ? ». J'avais répondu : « oui, moi » ; le hasard venait de m'envoyer la solution pour échapper au pervers qui détruisait ma vie. Avec mes deux filles, Adèle et Juliette, nous avons vécu seize ans dans cet appartement providentiel.

Dans le genre hasard, il y avait eu aussi ce voyage à Prague. Je traversais une phase difficile de mon analyse. C'était un samedi matin. À l'instant où j'implorais une aide, le téléphone m'a sortie de cette méditation du réveil. C'était un ami rencontré dans un voyage. Il m'invitait à Prague pour aller découvrir les festivités du printemps, juste après la chute du mur. Le hasard me tendait une perche, j'ai accepté.

Nous marchions cet ami et moi, dans une allée de tilleuls, quand un nid tombé de sa branche a attiré mon attention, un serpent écrasé y était accolé. Je ne pus m'empêcher de penser à cette féminité inscrite dans ce nid symbolique et au pouvoir incarné par ce serpent tout aussi symbolique. Avant mon départ pour Prague, je travaillais en analyse sur ma féminité blessée et sur ma course au pouvoir, ce fameux stade phallique qui visiblement s'était mal passé pour moi. Dans cette allée d'un château de Bohême, je recevais un message de la nature. Cela ne s'appelait pas hasard mais force de la nature ; concomitance ; transmission ; télépathie ; toutes ces choses mystérieuses qui donnent une autre dimension à la vie.

Et quel écho avec ce passage que je venais de découvrir dans l'œuvre de Proust !

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdus en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors, elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.